

lapageblanche
mars (2005) numéro (35)

Voilà ce que sont les machines désirantes, qui sont d'ordre moléculaire : machines formatives, dont les ratés mêmes sont fonctionnels, et dont le fonctionnement est indiscernable de la formation ; machines chronogènes confondues avec leur propre montage, opérant par liaisons non localisables et localisations dispersées, faisant intervenir des processus de temporalisation, formations en fragments et pièces détachées, avec plus-value de code, et où le tout est lui-même produit à côté des parties, comme une partie à part ou, suivant le mot de Butler, « dans un autre département » qui le rabat sur les autres parties ; machines à proprement parler, parce qu'elles procèdent par coupures et flux, ondes associées et particules, flux associatifs et objets partiels, induisant toujours à distance des connexions transversales, des disjonctions inclusives, des conjonctions polyvoques, produisant ainsi des prélèvements, des détachements et des restes, avec transfert d'individualité, dans une schizo-genèse généralisée dans les éléments sont les flux-schizes.

Gilles Deleuze / Félix Guattari

Introduction à la schizo-analyse

C'est bien plus simple de découvrir que la vie a un sens et que ce sens c'est du prêt-à-porter... – que de savoir qu'il faut donner un sens à la vie. Et donner un sens ce n'est pas du tout facile ; nous faisons des efforts, quand même...

Bribes

De temps en temps je me pose des questions sur le sens de l'effort de réaliser LPB. C'est normal ; comme beaucoup de monde, nous sommes habitués à examiner nos gestes. Souvent, sans trop de bruit... théorique. Un peu inconsciemment ; comme pour chaque mouvement de notre vie. Plutôt spontanément. Les choses coulent et découlent de ce qui se passe à un certain moment dans notre monde et dans nos consciences. On comprend certaines choses, on ne comprend pas d'autres ; on maîtrise certaines choses, on ne peut pas maîtriser d'autres... Les gens veulent que leur vie ait un sens... C'est plus commode d'avoir des réponses très claires, des certitudes...

Pour nous, on pourrait dire qu'on a fait ça et ça, on a imprimé dans le destin de nos proches une chose ou une autre... C'est plus rassurant pour les anxieux, pour ceux qui se paniquent aisément. Mais en réalité ne c'est pas comme ça... Les choses sont plus compliquées, plus fugueuses, plus encombrantes. Le fait que nous soyons là depuis des années a en lui-même une consistance. Si on a une situation correcte d'un point de vue intellectuel, d'un point de vue littéraire, on est une présence, on a une certaine densité, une densité certaine. On a établi une petite communauté littéraire, une vie littéraire dans laquelle on vit, dans laquelle on a des personnages, etc.

*

Y a-t-il place pour l'authenticité dans un monde tout artificiel – comme l'internet ? J'ai vu dans mes contacts avec l'internet surtout des choses inspirés de certitudes. Des mauvaises certitudes, dirais-je... Des gens qui se croient des personnalités, qui s'imaginent des poètes, des gens qui veulent appliquer aux autres, d'une manière insistante, leurs leçons de vie et d'intelligence. Et nous, dans tout ça ? Nous sommes de l'autre coté. Avec la gravité qu'on ne peut pas mimer, portés par un jeu de la fantasia que nous avons stimulé, préparé à voir, à comprendre. Jouer le rôle de témoin. Nous cherchons dans les textes de ceux qui croisent notre voie à voir la variété des langues, des cultures à travers les masques poétiques de chacun. Un espace de liberté, de changement d'habitudes...

Un très grand nombre de poètes virtuels ont été hébergé par nos soins dans les pages ouvertes vers l'imprévisible. On peut dire qu'on a découvert quelques poètes, quelques voix. Il faut voir si nos espoirs sont confirmés ou pas, mais nous avons investi dans leur existence poétique. Je le dis en pensant, par exemple, à un poète comme Sylvia Stramenga, à son lyrisme ardent qui peut s'en tenir debout... En fin de compte, notre espoir est d'être ressentis comme une présence...

*

Faire vivre un espace littéraire, un coin

où on peut causer poésie et où on peut transmettre à d'autres ce qu'on s'imagine ce n'est pas peu... les revues officielles ont de moins en moins le don de la gratuité – le seul qui puisse assurer la liberté des choses littéraires... Quand on est grand, on a d'abord un projet économique. Tout art part aujourd'hui de là et la francophonie est de la grande industrie.

Se laisser charmer par la langue française, par la poésie qu'elle peut sécréter encore, chercher le renouvellement toujours nécessaire... Tout ça tient des petits, de ceux qui, sous les murs de la grande économie ont la patience et (encore !) l'énergie d'être vifs devant la perfection des mécanismes. Maintenir une bribe d'incertain dans l'océan de perfection qu'est l'informatique globalisante d'aujourd'hui... Des grands mots, n'est-ce pas ? Mais, passons...

Constantin Pricop

la page blanche

mars (2005) numéro (35)

simple poème 03

Voilà ce que sont

les machines désirantes

de Gilles Deleuze et Félix Guattari

éditorial 04

Bribes

par Constantin Pricop

poète de service 06

Denis Heudré

moment critique 11

Architecture

Testament
par Jean-Michel Mayot

cultures 13

Autre Eden - II

par Anne-Laure Lamarque

Constantin Brancusi

par Valéry Oisteanu

notes de lecture 21

Sous les sables d'Afghanistan

de Jack Chaboud

par Blandine Longre

ensemble 23

Chroniques 2004

de Sophie Bykovsky

séquence 32

Pays de l'ennemie (suite)

de Frédéric Pouchol

l'atelier de traduction 34

Paul Celan

Jack Kerouac

Maria José Limeira

Horace

poète du monde 39

Marius Daniel Popescu

par Jean-Pierre Longre

e-poésies 40

Linda Maria Baros

Jean-Michel Mayot

Sophie Bykovsky

Philippe Bray

Régis Belloeil

N'Diaye Macodou

Mireille Disdero

Ahmes Berrouho

Stéphane Meliade

Georges Billen

Jean-Marie Flémal

Sylvia Stramenga

Pierre Lamarque

S o m m a i r e

p o è t e d e s e r v i c e

Denis Heudré

...

si l'avenir
venait à être rationné
il te faudrait
décrocher le train
et tirer un trait
sur tous mes lendemains

...

je préfère
leurs idéogrammes
leurs calligraphies
à notre POLICE
de CARACTERE

Je ne suis qu'un petit citoyen du monde qui essaye de vieillir tout en conservant ses rêves, d'avancer avec les autres en gardant une porte dérobée qui donne sur un jardin secret. Sans espérer faire quelque chose de grand, j'essaye au moins, quand mon repas sur cette terre sera terminé, de ne pas laisser de taches sur la nappe de l'histoire de l'humanité.

Je m'intéresse aux mots alors que d'autres s'en fichent complètement. Comme le cuisinier qui se passionne pour les plats alors que d'autres man-

gent goulûment sans prendre le temps d'apprécier.

Je n'ai commencé à aimer la lecture, la littérature qu'après mon bac avec un certain Bernard Pivot comme professeur. Même si j'ai loupé beaucoup de ses émissions, je me souviens que j'y ai découvert que beaucoup de gens avaient les mêmes aspirations que moi pour la beauté des mots, les histoires bien écrites et surtout qu'il n'y avait pas de honte à écrire des poèmes. Je me souviens entre autres de Perrine Bize une jeune poétesse qui avait mon âge et qui écrivait des merveilles. J'aurais aimé être à sa place. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Mais la lecture et la poésie ne faisaient pas partie de ma vie dans la famille simple dans laquelle je vivais. Je me souviens avoir montré un poème à mon père qui l'a à peine lu et n'y a porté aucun intérêt. Depuis lors, je n'ai plus parlé de poésie à quiconque. J'ai enfermé tous ces plaisirs au fond de mon cerveau. En attendant une heure plus propice. Depuis, j'essaye de ne pas freiner les élans de mes enfants dans n'importe quel domaine qui leur est cher.

Et puis vers 35 ans, j'ai proposé à un ami musicien de lui écrire des textes de chansons. Et ce fut comme une renaissance, le plaisir retrouvé intact des mots choisis et placés en harmonie entre eux. Avec l'âge et un peu plus de maturité et de savoir, le résultat m'a encouragé à persévérer. De plus, l'arrivée de l'informatique m'a permis de mieux conserver ces fragments de poèmes, de récits que je perdais régulièrement auparavant.

Et depuis, impossible d'arrêter. Pas un jour sans penser à des bouts de phrases, des rimes, des jeux de mots. J'essaye de ne pas oublier de noter les plus beaux dans mon « zap book » et dans mon ordinateur.

L'arrivée d'internet a également révolutionné mes envies de création. Le fait d'avoir à portée de main des millions de poèmes en lignes, des contacts facilités, une base documentaire infinie, des ateliers d'écriture, des forums de discussion, quelle motivation !

Malgré tout, je ne sais pas pour quoi j'écris. Peut être pour transmettre quelque chose, des sentiments, des souvenirs, des rêves. On ne lègue pas ses rêves à ses enfants et c'est sans doute dommage. Cela ne les intéressera peut être pas, mais au moins ils ne paieront pas d'impôts sur cet héritage !

Pour la poésie, ce n'est sans doute pas un hasard, mais je suis assez poésie bretonne : Yvon Le Men, Xavier Grall, Guillevic, Angèle Vannier, René Guy Cadou, Gilles Beaudry, etc. Mais aussi René Char, Daniel Boulanger etc, etc... Jusqu'à tous ces auteurs inconnus que je peux apprécier sur internet. Comme disait la chanson de Capdevielle : « Ya 50 millions de poètes chez nous, c'est ça qui doit faire notre charme ».

Les bretons ont comme point commun le lyrisme des vents et des vagues, des mousses et des landes, des voiles et des rochers, des nuages et des marins. J'ai l'impression de ressentir la même chose qu'eux dans ces petits villages de Bretagne où il fait si bon rêver.

Yvon Le Men aime mêler ses textes aux photos noir et blanc. Je trouve cela superbe et aimerais bien en faire autant. René Char, je l'ai découvert à L'Isle sur la Sorgue son village natal. J'ai trouvé intéressant sa façon de crypter ses pensées pour parler de lui sans trop se dévoiler. Son accès n'est pas facile mais il y a tant de plaisir à décoder ses images... Je n'aime pas l'hermétisme qui a trop tendance à tuer la poésie mais un peu de mystère et d'inconnu rendent les mots plus précieux encore (dans le sens de la

richesse bien sûr).

Daniel Boulanger, j'aime bien ses « retouches » comme s'il apportait une petite retouche poétique à des détails du quotidien. Comme ici à propos du canal:

*gardé par l'eau plus tachée qu'un
buvard
ce qu'écrivit l'oiseau
se lit à contrejour
sur le paysage aux pieds droits*

Pour René Guy Cadou c'est le caractère tragique de sa destinée qui me touche avec un certain avant-gardisme dans ses poèmes. Et puis cette école de Rochefort où des jeunes poètes se lançaient à corps perdus dans la quête des mots superbes... J'aimerais bien trouver cette émulation de la passion partagée...

Et puis j'en ai plein d'autres à connaître et je commence une collection. A chaque fois que je pars en voyage, je ramène un livre de poésie d'un auteur local. J'ai commencé avec René Char acheté à l'Isle sur la Sorgue. Mon prochain voyage sera l'Irlande avec la découverte de poètes irlandais comme Seamus Heaney mais aussi les poètes actuels.

Enfin voila je pense en avoir assez dit. D'ailleurs je n'aime pas ceux qui parlent d'eux. Je pense souvent : parle-moi de l'enfant qui est en toi sinon ne parle pas.

Denis Heudré

Autoexils

ces mots que j'écris
ne sont plus les miens
ils sont eux-mêmes
et sont à toi
qui me suis
dans ces fugues
immobiles
ces échappées belles
à l'intérieur
de moi même

...

un avion raya
le ciel
et me toisa
de son sillage
qu'est ce que partir?

c'est chaque jour
cueillir des pas nouveaux
c'est encore souffrir
de voir l'horizon
immobilisé
et lui raconter
ce que même le jour
ignore

...

à 17 ans
je n'étais pas prêt
à te recevoir
je vivais
dans l'effroyable bonheur
de la solitude
sans savoir
que tu pouvais être
l'amie
de mes pas erronés

maintenant
j'ai compris
le miracle des mots
pour me perdre
en des terres inconnues
et ne plus en revenir
j'ai compris
que tu seras toujours
plus forte
que l'aube

...

aujourd'hui st Valentin

le passant,
affairé,
pressé,
recroquevillé,
agacé,
par la pluie.

difficile
de voir en lui
l'amant,
l'amoureux,
le bonheur de la fête.

...

cette page
trop blanche
aurait elle des soupçons?

me croit elle incapable
de la faire jouir
de mots choisis
écrits d'une main rêveuse?

plaisir du papier
poésie

...

on aurait dit
la mer en grève
dégoûtée des vagues

comme suffoquée
de tant de bêtise

comme trahie
par ces bateaux
aux prénoms
de jolies filles

...

un dernier mot
débordant de passé
franchira les confins
de toute émotion

le jour cet imposteur
laissera son entaille
marquer
nos certitudes

notre survivance
s'encombrera
d'ornières

une tragique
pesanteur
entravera
nos tentatives
d'embellie

...

de ces terres labourées
je ne retiens
que ces lignes
tracées vers l'horizon
comme un chemin impossible
vers une mort trop probable

...

rails
rouillés
oubliés
dans la campagne.

dans les vestiges
du temps
demeure présente
l'envie de voyage.

...

mots croisés
sans grille pour les enfermer.

mots qui se croisent
pour mieux se rencontrer.

Poésie

je suis de ce monde
ou même les arbres crient
leur envie d'aimer

...

poésie en vie
vraie liberté de langage
émue par les mots

...

les hommes
du passé
construisaient des murs

savent ils qu'ils nous emprisonnent
encore ?

...

Pierre et lierre
ne se lassent
de leur étreinte

qui se ressemblent s'assemble.

...

Denis Heudré

p o è t e d e
S e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

Architecture

les belles choses portent avec elles une impression que subissent souvent ceux même qui ne les comprennent pas.

G. Sand

GOETHE, Johann Wolfgang von GOETHE, a dit : « l'architecture, c'est de la musique gelée. »

Paul VERLAINE, amant de Rimbaud, écrit dans son art poétique qu'il faut à la poésie « de la musique avant toute chose. »

Si l'on suit la recommandation de VERLAINE ne sera-t-on pas fondé à dire que le poème c'est de l'architecture en mouvement ? Que la musique se gèle dans l'architecture comme s'anime par la musique la structure du poème ?

Comment cela est-il possible, quand le mouvement diachronique de la musique s'oppose au caractère synchronique de la structure architectonique ou graphique du poème ou du monument, si ce n'est par *l'incorporation* dans la conception de l'objet, monument ou poème, du *mouvement de la conscience percevante*, lui-même diachronique, *sous forme de rythmes des lignes ou des sons, des mots* ?

Ce qui résulte de la perception de ces objets esthétiques, ce qui la rend universelle, n'est-ce pas *le mouvement identique pour tous* qu'y suscite par leur structure, leur rythme ces objets ?

Comme une musique, car tout mouvement, toute musique ne sont-ils pas d'abord perception d'un rapport ?

Platon ne nous a-t-il pas enseigné à cet égard que la Musique est la mère de tous les arts ?

J'ajoute qu'il n'est nullement nécessaire que la perception de ce mouvement esthétique devienne consciente pour produire son effet, puisqu'il ne peut être séparé de l'objet auquel l'artiste, poète ou architecte, l'a incorporé, où il s'est « gelé » dans des formes.

Jean-Michel Mayot

Testament

*Et brûlé par l'amour du beau
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau*

Baudelaire

Dans son testament, Donatien Alphonse François de Sade dit ne vouloir laisser aucune trace de son passage sur la Terre et demande à être enterré dans le parc de sa propriété sans aucune inscription.

Il veut effacer toutes les traces de sa personne, jusqu'au signe de son corps, son nom sur une pierre tombale.

Ce qui est ici visé, c'est le corps, et spécifiquement le corps de l'écrivain qu'il fut.

Est-ce un dégoût, le repentir d'un dévot du corps qui signifierait par cet effacement un acquiescement aux dévots de la mort et de la haine ou plutôt comme al-Hallâj qualifiant la musique, l'effacement douloureux de « Satan qui pleure sur la beauté de ce monde » ?

La souvenir de l'écrivain en tant que tel, incarné dans un corps visible ou assignable, n'est-ce pas ce qui limiterait a priori l'hybris de l'écriture à une concrétion, une sécrétion physiologique, un événement biologique circonstancié ?

L'objet de la disparition de son corps, des traces de son corps ne serait-il pas au contraire de permettre que subsiste avec éclat un autre corps, le corpus signifiant de ses œuvres.

L'écrivain n'est-il pas celui par qui est restitué aux hommes leur corps véritable, le corps comme langage ?

Jean-Michel Mayot

m o m e n t c r i t i q u e

Les processus de création et l'écriture chorégraphique

II

- De la partition à l'improvisation : mise en perspective de différents processus de composition d'une œuvre chorégraphique. -

Qu'est-ce qu'une œuvre en danse ? Il est difficile de donner une réponse précise et englobante car le champ de la danse en France est extrêmement hétérogène et varié.

Au vu de cette multiplicité, on peut avancer qu'à chaque artiste-chorégraphe correspond une manière de faire, une manière de composer, une façon d'interpréter.

Mais si ces démarches artistiques constituent de singuliers prismes de lecture du monde, elles sont néanmoins façonnées par l'héritage et les influences du champ chorégraphique, du champ artistique, et de façon plus large, de la société dans laquelle elles s'intègrent et se développent.

J'ai choisi ici de mettre en perspective deux démarches de composition cho-

régraphiques, à priori très différentes. L'une se base sur l'utilisation du système de cinégraphie de Rudolf Von Laban (1879/1958) pour créer ou recréer certaines pièces ¹

Son support de travail est donc la partition qui permet la transcription du mouvement. L'autre est une démarche chorégraphique qui s'appuie sur l'improvisation et qui développe une méthode de « composition » spontanée ².

Il s'agit donc d'illustrer une utilisation contemporaine du système Von Laban de transcription du mouvement et de la mettre en perspective avec un mode d'élaboration chorégraphique différent, que l'on dit souvent aux antipodes, basée sur l'improvisation.

Il s'agit de questionner les motivations profondes de l'artiste au moment où il développe son art et les façons dont il se donne les moyens de révéler celles-ci. Cette mise en perspective permettra peut-être d'éclairer les processus de ce travail d'élaboration. Au fond, l'enjeu est de questionner « l'écriture » en danse : qu'est-ce qu'un acte d'écriture ? Qu'est-ce que traduire et développer une idée artistique ? Qu'est-ce qu'interpréter ?

¹ Je fais référence à la démarche de composition développée par le quatuor Albrecht Knust et présentée par un de ses « danseurs-chorégraphe », Simon Hecquet.

² Ici, il s'agit de la description des processus d'élaboration de la pièce « L'autre Eden », créée par la compagnie Robinson et son chorégraphe, Claude Magne.

1. La partition comme structure pour la composition chorégraphique

Dans cette première démarche, il s'agit pour l'artiste de visiter ou revisiter des œuvres chorégraphiques répertoriées grâce au système de transcription du mouvement développé par Von Laban au début du 20^{ème} siècle.

De façon concrète, l'interprète se base sur la partition établie à partir d'une œuvre donnée. Il procède à un travail de lecture, de traduction des signes de la portée. Son but étant de reformuler en l'interprétant une œuvre chorégraphique.

En effet, dans tout travail de traduction, la précision est nécessaire en ce qui concerne la trame de l'œuvre, et dans le cadre d'une chorégraphie, sa structure formelle dans l'espace, dans le temps, dans ses variations (de dynamiques, de qualités du mouvement...). La partition est un réel support en ce sens.

Le système de Rudolf Von Laban est donc un système rigoureux d'écriture. C'est un système linguistique qui s'intéresse à la structuration de l'espace par le biais du corps et de sa mise mouvement. Il ne s'attache donc pas aux modulations du mouvement, à sa vie interne (émotion, sensation...), mais à sa réalisation finale externe.

Quand le danseur travaille à partir d'un tel support, il a à sa disposition la structuration de l'espace et ses variations. Il doit incorporer les intentions spatiales dans ses multiples dimensions (rythmes,

directions, formes à atteindre...).

Lorsque le danseur se confronte à la partition, l'espace est vacant. Il suffit de le parcourir corporellement pour que celui-ci surgisse au regard du spectateur avec une coloration singulière. Le mouvement devient ainsi le contenant et le révélateur de l'espace le temps d'un geste. La proposition n'a donc un caractère neutre que sur le papier ; du moment où le danseur lui donne vie, elle est incarnée.

Cette démarche de recherche et d'exploration ne pose pas le sujet comme central. Le sujet en mouvement est certes important car il est le vecteur de la mise en activité de l'espace, mais le focus et la finalité est l'espace « vivant ». L'interprète est donc au service de ce processus.

Une fois les parcours identifiés, retracés, le travail continue...

Ce système ne donne en effet aucune indication corporelle des modalités du parcours à investir. Le voyage peut alors commencer pour le danseur. C'est à ce moment qu'intervient un travail d'interprétation, de traduction singulière du chemin proposé par la partition. Le danseur se trouve face à lui-même, à ses langages et modes d'expression possibles.

Il peut alors commencer un travail long, minutieux, attentif d'exploration de son langage artistique. Cette exploration au plus profond de l'être est favorisée par la proposition « neutre » d'occupation de l'espace offerte par la partition.

Cette confrontation à ce qui est « autre », « étranger », permet au danseur d'amorcer un voyage vers l'inconnu, au sein

duquel il mobilise des ressources personnelles étonnantes car souvent questionnées, dérouterées par la structure de la partition. C'est une recherche peu confortable car elle questionne profondément la nature du danseur et ses moyens d'expressions.

La partition constitue donc le socle de l'interprétation et de l'inspiration de l'artiste. Elle laisse le champ ouvert à la sensibilité de celui qui la parcourt et fait accéder à des zones d'inspiration et de créativité difficile à atteindre par le seul travail d'introspection.

C'est dans le dialogue avec la contrainte, c'est-à-dire le travail de lecture et de traduction d'un ensemble de signes, que les idées naissent et que l'artiste parvient à développer un langage inattendu et plus large. Ainsi, dans l'acte de lecture il y a un acte de création.

La partition est une structure qui au lieu d'enfermer l'artiste, ouvre, au contraire, beaucoup de possibilités au travail de création.

2. L'œuvre chorégraphique improvisée : la constitution d'une communauté de sens comme condition d'une structure d'action commune

Ici, il s'agit de la création d'une œuvre improvisée pour laquelle le chorégraphe a fait appel à plusieurs artistes (danseurs, circassiens, musicien) afin d'élaborer une « écriture » collective, instantanée, inscrite dans un cadre thématique particulier (par exemple : la chute de l'Eden ou « l'Autre Eden »).

La notion d'écriture dans ce contexte prend une définition particulière. En effet, elle n'est pas un ensemble de traces écrites sur lequel les artistes s'appuieraient pour composer la chorégraphie, mais un ensemble de « passages », de parcours imaginaires individuels et collectifs, qu'il s'agit pour les interprètes d'organiser et de mobiliser spontanément.

Ces « passages imaginaires » qui structurent le développement chorégraphique sont le fruit d'une mise en commun (par le dialogue, l'échange verbal, visuel, ...) de références symboliques autour du thème de l'Eden induites par le chorégraphe, et de ses déclinaisons philosophiques ou spirituelles. Chaque improvisation est ainsi structurée par une série de thèmes ou de références imaginaires proposées par le chorégraphe.

Les « passages » correspondent donc aux multiples possibilités et facettes de l'interprétation du thème par les artistes. Outre les propositions thématiques, c'est l'apparition récurrente de manières de faire (qualités de mouvement, duo, solo, façons d'occuper l'espace à un moment donné...) qui permet de constituer des repères pour les interprètes.

En plus de ce partage de repères symboliques ou imaginaires, les interprètes s'appuient sur les techniques chorégraphiques transmises par le chorégraphe (par exemple, le travail sur les manières de développer une action). L'enjeu étant de travailler sur les conditions techniques d'écriture spontanée de la dramaturgie, c'est-à-dire sur l'émergence d'une conscience individuelle et collective de ce qui se trame pendant l'improvisation, et sur la capacité à tout moment de pouvoir influencer son déroulement.

L'enjeu essentiel du travail au cœur du présent est de permettre le vécu collectif de l'instant dans un contexte d'exploration et d'élaboration des langages artistiques.

La communication entre les artistes, la correspondance des imaginaires et des langages artistiques constituent donc les conditions nécessaires à l'émergence de la cohérence chorégraphique de la pièce.

Dans la démarche de création improvisée nous retrouvons le même principe que dans la démarche exposée précédemment : la nécessité d'une structure comme support de l'élaboration des langages artistiques.

Ici, la structure est un réseau de sens, codes, de symboles, de contraintes, que les interprètes ont en commun, qui donne naissance à un vécu commun et à la possibilité de se positionner individuellement avec son langage propre. Les interprètes procèdent ainsi à un travail d'appropriation des codes, d'incorporation, de modification et de personnification de ceux-ci.

Que les processus de composition chorégraphique s'ancrent dans l'expérience de la traduction d'une partition ou dans l'expérience de l'improvisation, dans les deux cas, c'est dans la contrainte et le rapport intime de l'interprète à un ensemble structuré que la liberté et la créativité se développent.

Ces deux modes « d'écritures » sont donc loin d'être opposés. Chacun à sa façon traduit cette même recherche de liberté au sein de la contrainte.

L'inscription dans une structure donnée rend en effet possible la « déstructuration » et la déconstruction, c'est-à-dire

la mise en question soudaine de certains principes ou règles de fonctionnement qui jusque là pouvaient paraître évidents... A la façon du poète, qui maîtrisant parfaitement les règles du langage, trouve son plaisir artistique dans la modification, le détournement des mots, des règles de composition, et amène parfois son texte dans une épure du langage.

Anne-Laure Lamarque

M.P. Anthropologie de la danse, Clermont-Ferrand

Constantin Brancusi

prophète des formes

Ce sont des imbéciles, ceux qui disent que mon travail est abstrait; ce qu'ils nomment abstrait c'est la chose la plus concrète qui soit, car ce qui est réel, ce n'est pas tant l'aspect extérieur que l'idée

Constantin Brancusi
L'essence des choses
 Guggenheim Museum Catalogue, ed. Carmen
 Giménez and Mathew Gale, 2004.

Constantin Brancusi le sculpteur représente l'âme contemporaine de la sculpture. Né au 19^e siècle, le 19 février 1876, cadet de quatre enfants, à Hobitza, Roumanie. Ecole des Beaux-Arts à Bucarest. A 28 ans il marche sur Budapest, Munich, en suivant à pied les rails de l'Orient-Express vers Paris, où il s'installe le 14 Juillet 1904. Il habite un studio éclatant de blancheur rempli de formes de bois, de bronzes polis et de marbres de Carrare. En mars et avril 1907 le voilà assistant de Rodin, il rencontre le photographe Edward Steichen. Ensuite au fil des mois, Modigliani, Fernand Léger, dans le studio de Pablo Picasso.

Le caractère le plus saillant de Brancusi c'est cette capacité à créer des structures minimalistes où les jeux d'ombres et de lumières donnent une expression à la surface minérale. Il travaille pendant un an à une paisible symétrie de contours, *Buste d'Enfant*, et au bout d'un an des yeux interrogent, comme éblouis par la lumière, des lèvres sont à demi ouvertes d'étonnement. Dans les débuts de son art du portrait il utilisait volontiers les raccourcis dramatiques des angles et des volumes. 1907 marque le moment crucial de ses visions. C'est une commande de square, *Le Baiser*, deux êtres fondus dans la pierre. Vingt ans après il revient sur ce thème avec une pièce exposée au Musée d'Arts Modernes de Paris qui contient les traits inaltérés de son travail de 1907.

Plus tard avec la *Clôture du Baiser*, l'embrassement parfait d'un cercle fendu en deux par une ligne symbolise l'embrassement des corps. La source de son inspiration remonte aux créations artistiques dites primitives et archaïques, venues du folklore roumain pour certaines, d'autres d'Afrique. Brancusi disait

qu'il ne sculptait pas des oiseaux mais leur vol. Les oiseaux de Brancusi sont des rationalisations extrêmes d'êtres vivants qui prennent leur envol. Des poètes ont été inspirés par ces sculptures. Les formes sont stylisées jusqu'à l'emphase du vol à l'intérieur duquel apparaît la forme envolée.

La Forme est une manie chez Brancusi. En 1916 il se concentre sur l'allongement des formes ovales de la muse endormie ou du nouveau-né jusqu'à l'excès de l'achèvement de l'ovale. Une historienne, H. G. Roché, nous rappelle qu'on qualifiait alors sa sculpture de « sculpture pour aveugles ». A cette époque elle était exhibée dans des sacs à travers lesquels le public retrouvait ses manches pour trouver le marbre... Par ce procédé le public ressentait le frisson de la découverte d'une bouche de marbre doux gravée dans une forme pleine.

La géométrie de Brancusi n'est pas une abstraite élucubration sur la nature mais vient plutôt d'une ressource intime qui l'inspire. Marcel Duchamp, commentant *le Roi des Rois* de 1920, se souvient d'une superposition d'éléments d'aspect hétéroclite apparus trente ans avant l'année 1949, date où l'artiste déclara son travail achevé. C'est le mystère d'une déesse à la tête entourée de flammes, aux yeux exorbités d'un crâne sans face, et qui prétend être la Guerre. Ce n'est pas le fait du hasard si cette histoire commence peu de temps avant la première Guerre Mondiale et finit peu après la deuxième. On chuchote que les Maharadjahs de l'Inde le soutenaient de leurs commandes, mais Brancusi a commencé à sculpter bien avant d'entendre parler des plans du Temple de la Méditation.

En 1918 Brancusi créa une petite sculp-

ture appelée *La Tasse de Socrate*, qu'il offrit à son ami Eric Satie. Ce n'est pas si difficile de reconnaître une tasse, et dans cette apparence abstraite, un hémisphère avec une fine section cylindrique ajoutée, ressemblant à un humble ustensile de bois de son village natal roumain. En 1923, finalement, Brancusi toucha à l'extrémité de son style. Ovoïde, comme la *Muse au chignon*, comme un galet usé. Les yeux à peine dessinés et des sourcils légers comme les ailes du nez (dessin de la *Muse* en 1917).

En même temps Brancusi sculpte la *Négresse Blonde* de 1923. Et ses animaux (Tortue, Tortue volante, Oiseaux) acquièrent la même allure peine de grâce et de liberté. Il porte en lui le respect d'Aphrodite. « Nous ne pourrions jamais, disait-il, remercier assez la terre qui nous a donné tout ce que nous avons. » Ezra Pound le considérait comme l'un des innovateurs les plus géniaux de l'art moderne, comparable à T.S. Eliot ou James Joyce en littérature.

Durant sa vie, quelques unes de ses œuvres furent détruites, quelques unes vendues, ou perdues. Afin de sauver quelque chose d'elles ils les prenaient en photo, lui et ses amis.

De 1905 à 1921 il ne firent qu'un petit nombre de photos. En 1921 Brancusi s'engagea plus avant dans la photographie de ses œuvres quand Man Ray équipa son studio. Aujourd'hui les archives françaises contiennent 560 négatifs originaux (sur verre la plupart) et 1250 impressions par l'artiste.

En 1927, le critique américain Henry Mc Bride, dans la rubrique des arts de *The Dial*, rendit compte de l'exposition des sculptures de Brancusi aux *Brunner Galleries*. Il qualifia cette exposition de

succès, tout en se plaignant des éclairages. A la même époque, dans *The Little Review*, Ezra Pound fit aussi l'éloge du travail du sculpteur qui le photographia devant ses œuvres. En se référant sans le savoir à Brancusi, Mac Bride disait que même si le nom de celui qui tenait la caméra n'était pas établi, les variations de *Mlle Pogany*, Man Ray les avait faites !

Alors que la photographie n'était que son second domaine artistique, Brancusi y fit des incursions significatives et laissa une contribution durable dans le champ de la sculpture photographiée et de ses ombres sensibles. En déplaçant les objets et les lumières il créa des jardins Zen verticaux avec leurs totems, leurs colonnes sans fin, leurs tables de méditation et leurs clôtures. Quand en 1927 les douanes américaines prirent une taxe de 40 p. cent sur le prix de ses *Oiseaux dans l'espace*, s'exclamant que ce n'était pas une œuvre d'art mais un ustensile de cuisine, Constantin gagna son procès.

Les attendus du jugement devinrent un manifeste de la sculpture moderne encore d'actualité. Alexandre Calder disait, « j'aime les sculptures de Brancusi. Elles sont si près des formes en mouvement, tête-oeufs, oiseaux en plein vol, tortues phalliques ».

Sa sculpture renvoie deux ou trois ombres parfaitement symétriques à l'objet. En appliquant de la lumière ainsi, Brancusi révèle les secrets de la sagesse et de l'innocence. A la fin de sa vie, Brancusi concluait « Tout ce que j'essaie de faire c'est de faire glisser les limites de l'art le plus loin possible dans l'inconnu ». L'usage de la lumière pour souligner l'espace de ses sculptures bien-aimées est l'œuvre d'un maître. Et c'est

ainsi que le sculpteur créa l'objet.

De 1921 jusqu'à sa mort en 1957, tous les catalogues, tous les articles de presse, tous les livres sur Brancusi ont été illustrés de ses propres photographies. « Un cycle d'existences parfaitement aliénées », voilà le commentaire de Henry Mac Bride. Alors que ce ne sont que de simple souvenirs...

L'intimité des sculptures est du côté de leur studio. Kiton Kramer, dans son introduction au livre *Brancusi : sculpteur en photographie*, David Grob Editions, 1979, disait : « sa réelle ambition était de graver une créature visuelle – un souvenir imprimé tel quel – dans sa mémoire. Son rôle de photographe était de nous donner un acompte sur la vie de son art, inséparable de sa propre vie ».

On ne sait pas quand exactement commencèrent les pensées couchées sur le papier, de courts aphorismes, probablement autour de 1920.

Quelques uns ont été recueillis par son amie Irina Codreanu et publiés en 1925 sous le titre *Propos de Brancusi*.

« *Beauté est absolue Balance* »

« *Pour faire l'art libre et universel on doit le rendre comme un créateur divin, un roi géant et un serf au travail* »

« *Un artiste qui aime les choses pour elles-mêmes – pas pour les empocher, un vrai artiste fait les choses en dépit de lui-même, un faux artiste les fait pour la gloire. Depuis que les artistes sont nés, les arts se sont évanouis* ».

Le poète français Roger Vitrac a écrit sur le risque qu'il y a à vagabonder dans les mots de Brancusi, comme à se retrouver devant les décapitations et mutilations infligées à son imaginaire. L'art de

Brancusi, selon lui, atteint aux frontières virtuelles où c'est l'oiseau qui règne, ou bien le torse féminin. « Il a poussé un grand pont entre les sens et l'esprit que nous traversons à la vitesse de la lumière tandis que notre attention se détourne passivement sur le Sphinx » (Cahiers d'Art, 1929).

Une fois, on demanda à Brancusi de s'auto-critiquer, il répondit : « Pourquoi écrire ? les photographies ne suffisaient-elles pas ? ». Ce maître a beaucoup encore à nous apprendre. Bien que classique par goût, il était romantique comme sculpteur et photographe. Il comprenait aussi bien le pouvoir que la fonction de chaque média et les utilisait à sa guise. Par sa sculpture, il a sauvé l'Essence des accidents, et dans ses photographies il a exploré les accidents de ses propres objets sous différents éclairages.

Cette année nous célébrons le souvenir de ses débuts à Paris par une grande parade de 40 sculptures à la Tate Gallery de Londres, avant de nous rendre ensuite dans un espace Guggenheim pour admirer les oiseaux de l'espace et leur magie, la Tortue de marbre blanc polie par Isamu Noguchi, apprenti de Brancusi à l'époque des étirements sans fin des rois, des poissons surréels, des portraits féminins magiques. La sélection a été faite par Carmen Giménez, commissaire des Arts du XX^e siècle au Solomon Guggenheim Museum, avec le concours de Matthew Gale, commissaire de la Tate gallery. Organisée sous l'égide de ces deux institutions, l'exposition était à New York du 10 juin au 19 septembre 2004.

Exposition accompagnée d'un catalogue riche en illustrations publié par les éditions de la Tate gallery (144 p. £19.99), avec la participation des commissaires

et des élèves de Brancusi, Sanda Miller, Alexandra Parigoris et Jon Wood.

Valery Oisteanu

Traduction l'atelier

c u l t u r e

Sous les sables d'Afghanistan


Jack Chaboud

Editions du jasmin, 2004

à partir de 12 ans

Une belle aventure, entre rêve et réalité

Ayoub, quinze ans, est apprenti bijoutier chez maître Hosseini, qui tient une échoppe dans un caravansérail où les nomades vont et viennent, au fil des saisons. Le garçon, orphelin, plutôt orgueilleux, aime à pavoiser devant ses camarades plus jeunes, mais rêve aussi d'espaces lointains en observant les voyageurs qui font halte dans ce lieu ; il attend plus particulièrement une *« fille aux yeux dorés »*, aperçue un an plus tôt, qui lui avait mystérieusement annoncé : *« Tu es comme moi, tu peux écouter les voix de l'intérieur. Elles nous parlent de loin. »* avant de repartir avec son peuple. C'est en interrogeant maître Hosseini que le garçon apprend que les nomades vivent comme hors du temps et à l'écart, quand ils le peuvent, des sombres réalités contemporaines qui frappent l'Afghanistan depuis des décennies : ils *« sont libres comme l'air ; ils vont sans hâte, loin des villes et des guerres. Ils forment les maillons d'une chaîne qui les unit à tous leurs semblables du passé et de l'avenir. »* Quand Ayoub comprend que la caravane de celle qu'il attendait campe cette année plus loin dans la vallée, il prend la décision de s'enfuir pour la rejoindre ; une escapade qui lui réserve de dangereuses découvertes, des rencontres surprenantes et de bien curieuses aventures, entre mirage et réalité. Le chemin qu'il doit suivre passe non loin de la *« Cité morte »*, des ruines hantées qui épouvantent les voyageurs, mais pas les trois hommes, aventuriers sans scrupules en quête d'un éphémère trésor, qu'Ayoub va bientôt croiser et avec lesquels il va partager nombre de péripéties, entre la vie et la mort.



Conte moderne et fantastique, récit d'aventure, roman d'apprentissage où s'entremêlent violence, religion, mythologie, exotisme et romance, *Sous les sables d'Afghanistan* est une histoire palpitable qui entraîne le lecteur dans univers à la fois très actuel (à travers les descriptions d'un pays dévasté par les guerres incessantes) et onirique (quand on quitte le monde des vivants pour accéder à un paradis artificiel, sorte de «jardin des délices» parsemé de dangers surnaturels).

Le talent de l'auteur consiste ici à naviguer entre les genres et le récit passe subtilement d'une atmosphère à l'autre sans que le lecteur en prenne toujours conscience, se laissant porter par l'aventure. Les évocations des multiples univers parcourus sont particulièrement réussies – de la description des nomades, en passant par celle des dangers bien réels de la guerre (ou plutôt la guérilla qui oppose Talibans et forces américaines) et par celle des hallucinations collectives, merveilleuses ou terrifiantes, qui frappent Ayoub et ses trois compagnons dans la cité souterraine.

Jack Chaboud, cofondateur en 1981 de l'ONG Afrane (Amitiés franco-afghanes qui, après des interventions humanitaires, se consacre à partir de 1996 au soutien de projets éducatifs, souvent dans la clandestinité à l'époque des Tâlebân - l'association participe à présent à la reconstruction du système éducatif afghan) connaît bien ce pays et est sensible à son parcours douloureux ; mais il est aussi écrivain et c'est par le biais de la littérature qu'il fait découvrir avec habileté des pans oubliés ou méconnus de légendes, de mythes mais aussi de faits historiques récents, tout en mettant en scène des personnages simples mais attachants.

Blandine Longre
sitartmag.com

Chroniques 2004

de Sophie Bykovsky

C'est aujourd'hui mon anniversaire.

Je vais aller nourrir les canards du canal en ayant soin de perdre quelques morceaux de pain sur le chemin de halage pour les corneilles qui me suivront discrètement. Je passerai saluer le hêtre pourpre de la Pépinière, le gros singe, mon cousin en cage et glanerai au passage un sourire au visage de ceux qui voient encore.

Le soir, j'irai une dernière fois admirer le grand sapin étincelant de la place Stanislas ; peut-être la joueuse d'orgue de barbarie y tournera-t-elle encore ses ritournelles, comme à la veille de la nouvelle année ?

Enfin, je lèverai la tête et le regard tout plein des étoiles d'hiver, j'oublierai définitivement que le temps passe.

Nancy, au matin du 3 janvier 2004

Il y a des primevères dans le jardin d'en face, exactement comme, au bleu profond des nuits d'été, on observe des rassemblements d'étoiles, construits à la façon de grands nids ou d'ombelles.

Bien sûr, il y a des pâquerettes –mais disparaissent-elles seulement quelquefois ?

Cela va durer encore quelques jours, quelques heures. Cette saison neuve, parfaite dans toutes ses représentations, d'une beauté remarquable dans chacun de ses signes, est en pleine éclosion. Tout se fait doucement, rien n'est encore achevé, rien n'est acquis.

Par endroits, l'air est saturé de semence de peuplier.

Je fréquente assidûment les hauts de Malzéville. J'y trouve cette atmosphère calme, lente, presque arrêtée de la campagne, uniquement rythmée lorsque rien ne souffle par des sons qui existent sans agresser, qui accompagnent plutôt qu'ils ne contraignent.

Ce sont de petits œillets rose pastel avec la peau pâle. Lorsque je les croise dans un jardin d'aujourd'hui, je retourne invariablement dans mon jardin d'antan, quand j'étais petite fille et que mon père, qui les aimait, en ornait les bordures des massifs et plate-bandes.

Personne à la roseraie. Si, juste une vieille dame en chignon argenté, assise sur un banc à l'ombre, face à un parterre de Cannes Festival blondes au cœur abricot. Un Mascarade couvert de lampions jaunes ou rubis ou orangé – comment un même arbuste peut-il fabriquer des corolles de trois couleurs différentes ?

C'est un tout petit jardin en triangle saturé de plantes, une mini jungle multicolore. Mufliers, campanules rondes et mauves, potentilles, roses, clématites et bien caché derrière ce bois de fleurs, une chaise longue abandonnée qui prend le bon air parfumé.

Neige.

Là-haut, le parc de la sapinière

change totalement d'aspect en quelques flocons.

Laisser ses empreintes sur le sol immaculé,

soudain vierge, neuf, exalte le corps,

qui s'allège et l'esprit,

qui se voit singulier et se sent libre tout autant que réel.

Le vent qui tourne en bourrasques claque la peau,

réveille le sang qui pétille dans les pommettes.

Les voitures roulent au ralenti,

les gens vont doucement,

se dandinant vaguement, tout enrobés de couches, de strates comme les momies.

Même les chiens prennent le temps de pousser de la truffe de petites congères sur le bord des chemins. Seul l'air rugit et tourbillonne, par moments.

Des sapins secs gisent sur le trottoir, emmaillotés dans leurs suaires de plastique vaguement doré. Ils ont rempli leur office et dorment de leur triste mort, abandonnant au sol leurs dernières aiguilles - ce qui les enveloppe laisse toujours passer un petit quelque chose par un trou, une fente ou un simple relâchement.

Le soleil est pâle et il paraît mou
comme une gélatine. Autour de lui, le ciel
se meurt, le gris fond, laissant place à
un anneau de miel liquide
irriguant l'espace
d'une douche de lumière sucrée. La rue ressemble alors à un film de Jacques
Demy.

Sur le cerisier du Japon aux fleurs de guimauve, le hêtre s'empourpre doucement, défroissant chacune de ses feuilles comme un papillon quittant sa chrysalide. Lorsqu'on lève sa tête dessous sa ramure, le ciel se pare de petits mouchoirs rouges, tissant une mosaïque étroite avec le gris de perle du haut plafond. Et si un peu d'air souffle, on a l'impression que tout l'arbre va s'envoler, porté par des milliers d'ailes fines pleines de sang.

La vitrine du Royal Stanislas offre un somptueux dessert rempli de poésie locale. On y trouve des cailloux de la Moselle en sucre fourré, des véritables bergamotes ainsi que des bergamotines (premier chocolat à la bergamote !), des Belles de Lorraine, (pâte d'amande à l'eau de vie de mirabelle) et des Sourires de Lorraine (confiserie spéciale mirabelle), des Demoiselles de Nancy (pâte de fruit à la... mirabelle). D'autres friandises évoquent la grande époque des monarques polonais qui "firent" la ville : Opalinka (chocolat spécial enrobé de glace royale), Stanislas (chocolat spécial granité avec une tendre nougatine), Délices du Roy (feuilleté chocolat) et Caprices de la Reine (feuilleté mirabelle). Et pour faire glisser ces délicieux bonbons, rien de tel qu'une confiture mirabelle-cannelle pour vous tapisser les muqueuses.

On se demande comment les oiseaux, si prolixes en cette saison, peuvent se comprendre malgré le bruit des voitures, qui régulièrement couvre leurs voix. Lorsque celui-ci cesse, on perçoit de nouveau leurs dialogues de trilles et de vocalises, tout un bavardage fourni, évidemment fondé sur l'échange, tributaire de l'autre.

L'usine à pain sent fort le seigle.

Assise dans l'herbe au bord de l'eau, une dame sans dents croque dans du pain.

Là où le chemin se resserre, les orties remplacent la caresse de l'herbe.

C'est un vieux pont métallique peint en gris usine et qui rouille.

La vigne vierge s'applique à le recouvrir méthodiquement,
le transformant peu à peu en passerelle romantique.

Deux canoës suivent le fil de l'eau,
précédés d'une cane poussant ses dix jeunes qui piaillent,
bien rangés en V aérodynamique,
à la manière des avions de chasse de la patrouille de France.

Un peu plus tard,
les canoës rebroussement chemin,
mais à contre-courant les voilà qui peinent. Bientôt,
lorsque je me retourne, je n'aperçois plus que deux
taches, une rouge, une bleue,
qui progressent laborieusement
en tournant sur elles-mêmes,
comme des toupies lentes.

L'usine à pain ne sent plus le seigle. A vrai dire, elle ne sent plus rien. Les
vacances ?

Le thym et l'antimite. Odeur
de thym de la garrigue alentour
et d'antimite dans les placards
de cette maison vide où j'écris
assise à une table épaisse,
taillée dans un bois lourd
et sombre, chêne sans doute.
Par la fenêtre, la montagne :
buis, bruyère haute et pierre grise
comme les ailes des cigales que l'on n'entend pas
-c'est encore l'hiver,
car rien n'habite ce silence pesant,
minéral, figé en somme en sommeil.

Et puis cette pièce aux murs blancs, feu de cheminée, dallage damier au sol noir et blanc ; les contraires, ici, sont si intimes qu'ils laissent vide, hébété.

Pas un bruit, seulement le frottement perpétuel de l'eau sur les rochers, sans aucune nuance - du moins que je puisse percevoir, comme un vent régulier qui ne cesse pas.

Près de la source, un amandier plein d'espérances fleurit
le nez au vent alors que les grands cyprès sombres courbent
leurs bras de fourrure verte pour venir caresser
la maison qu'ils sentent fragile.

Les papillons pullulent : il paraît qu'une invasion de grosses chenilles a dévoré
les feuilles de presque tous les arbres dans la montagne. Repues, elles se sont
pourvues d'ailes, sont sorties de leurs chrysalides et peuplent désormais tout
l'espace cévenol.

Tout à l'heure, dans la montagne, une grosse cigale maladroite a percuté ma joue de
plein fouet en grognassant de mécontentement. Puis elle est repartie vers les petits
chênes verts qui ne courent pas.

La Vis coule au pied du village. C'est une rivière transparente avec juste un peu
de bleu pour la rendre vraiment enchantée. Elle est froide bien sûr, mais dans la
fournaise aux cigales et aux thuyas griffus, c'est un cadeau ce sillon de fraîcheur,
une bouffée d'air qui monte à la tête.

En pleine nature, un muret de pierres sèches marque un virage à gauche du petit
sentier caillouteux qui grimpe et un joli point de vue sur Beauquiniès, de profil.

Lavande, thym, serpolet, romarin, ce pays sent bon. On rentre de promenade tout
frotté d'arômes de garrigue que la chaleur exalte.

Un petit oiseau dans des tons de rose-beige marche
sur le toit de tuiles rondes avec sa longue queue qui semble l'encombrer,
l'entraînant vers l'avant
lorsqu'elle remonte,
vers l'arrière dans le cas inverse,
lui donnant une démarche de cheval à bascule, de poivrot.

On a aménagé une place au bout du village essentiellement pour permettre à la camionnette du boucher de faire demi-tour. Sans cela, il lui faudrait redescendre en marche arrière jusqu'à Gorniès.

Les Cévennes ont la tête dans le coton.

Le ciel est gris sale avec des galons blancs remplis de soleil par derrière.

Et comme il est derrière, les cigales ne le voient pas.

Elles se font donc discrètes, produisant simplement un très léger fond sonore, crissement d'entretien qui évoque fort modestement le concert brillant, entêtant des journées de lumière, quand la montagne est coiffée d'azur.

De nouveaux chardons ont éclos:

en nids d'or ceints d'épines vertes,

en petits globes hérissés d'aiguilles bleues,

en toupets blancs qui sentent le miel.

Les cueillir à mains nues se révèle impossible tant ils n'existent qu'en pointes et piquants.

La pluie, ici, surprend. Ce pays sec et pointu se marie mal avec ces longues averses qui le mouillent à peine, tant il est fondamentalement aride.

Pourtant, depuis cette nuit il pleut et l'air gris, touffu, est saturé d'humidité. Malgré cela, les cyprès qui gouttent demeurent flamme jusqu'au bout de leur cime.

Van Gogh avait raison.

Yves fabriquait de l'huile avec ses olives.

Elles continuent de mûrir, doucement, sans se préoccuper de qui les pressera, qui les mangera.

L'air limpide est plein d'insectes et d'oiseaux.

Aucune parcelle n'est vide, chaque carré d'espace est sillonné par de la vie, battements d'ailes, grand plané, oscillations de bourdon repus.

Les trilles des merles glissent et roulent dans l'oreille, à la manière de bulles de musique qui incitent au sourire et à la légèreté, à la joie évidente d'être en vie. Les cigales s'aiguisent et saturent l'ouïe de métal, de roche.

On grimpe dans le caillou,

ça roule sous les pieds, on se rattrape à des branches piquantes, des troncs râpeux.

On peste dans le virage à gauche car le soleil, soudain, éblouit,
claque la peau et cogne la tête.
On continue,
l'ombre revient et on débouche tout en haut sur une garrigue
qui craque et qui sent le thym
avec dedans deux grandes ganaches blanches aux regards étonnés,
qui se détachent sur l'azur doré.

Cette nuit, sur la petite route, les chauve-souris passaient et repassaient,
frôlant parfois nos chevelures, bêtes audacieuses mais précises. Il y avait dans
l'écho de la vallée des dialogues aigus de chats-huants et les perles de son bien
rondes des hululements de chouettes.
De l'eau courait aussi, en souffle continu agaçant les oreilles, comme le citron
agace les dents.

Au-dessus de cela, le ciel étoilé, espérance peut-être, en tout cas mouvement infini
où se perdre, tourner.

Contrairement aux grandes cités où, quoi que vivants, nous disparaissions vite,
transparents, invisibles, dans ce petit coin des Cévennes, Yves, qui est mort depuis
le mois de novembre, est encore présent, à travers tant d'échanges et de conversa-
tions qui l'incluent, l'évoquent, le racontent.

Dans la maison, on occupe presque uniquement la cuisine. L'été, parce qu'il y fait
frais et l'hiver, parce que c'est la seule pièce où règne un gros poêle qui chauffe si
bien qu'après avoir ôté l'une après l'autre chaque couche superposée de tricot, on
se retrouve en manches courtes, à regarder tomber la neige par la fenêtre étoilée.

Le tronc jaillit du caillou comme un geyser de bois.
Parfois, ce sont des bouquets qui s'élancent,
pattes maigres et noueuses
qui se contorsionnent en longues flammes grises,
bondies du rocher gris,
sur le ciel gris.

Une petite flaque de neige avec face à elle une flaque de crocus blancs collés-serrés,
pointant leurs becs vers le printemps.

Quelques plaques de neige subsistent et dessus, le vent
pousse des feuilles de hêtre couleur de sucre roux.
On croirait voir des feux follets caresser la croûte blanche

Avec un bruit de papier de verre
avant de disparaître dans les grands dos beiges d'herbe humide.

Une borne de pierre marque la frontière entre Vaud et France. C'est ici ou là et au milieu des vastes pâtures du pied du Noirmont, on n'est jamais au milieu de nulle part.

La brume mange la tête des montagnes
puis s'effiloche sur les sapins. Il ne reste plus que quelques barbes
pour venir s'accrocher aux courtes tiges des crocus, effleurer leur amande
de pétales toute close sur le cœur précieux, d'un orangé vif
qui ne s'offre qu'au ciel d'azur.

La première sensation, c'est de reprendre souffle, de respirer enfin alors qu'à
Beauquiniès, dans les Cévennes, on s'en rend bien compte maintenant, nous avons
beaucoup haleté.

L'air bouge, frais, il entoure la tête d'un léger mouvement
propice à des inspirations profondes,
qui irriguent le corps en entier.

La proximité des bêtes - les sonnailles des vaches rythment nos nuits sans pour
autant les perturber et ce matin, j'ai déjà aperçu un chamois sur la route de Trélarce,
m'apaise et m'enchanté. Car c'est bien d'enchantement qu'il s'agit, qui ramène
aux contes de notre enfance dans lesquels humains et animaux vivant en harmonie,
s'accordent mutuellement une reconnaissance profonde et naturelle exprimant une
sorte de solidarité familiale, un cousinage affectueux.

Il y a aussi la montagne douce, où la vie jubile
dans une nature verticale et vigoureuse, gorgée d'eau, joyeuse
et qui donne envie de se promener, de se rouler dans l'herbe et de faire des
confitures.

Là-haut, le vent souffle, les nuages broutent le Mont Blanc, boivent le Léman,
un troupeau de chamois dégringole un pan de rocher, les cloches des vaches plus
sages tintinnabulent dans la vallée, quelque oiseaux naviguent dans le grand air,
bravant les gouffres verts d'herbe, de sapin. C'est l'oxygène, peut-être, qui rend
si heureux.

Les Jurassiens ont les yeux bleus,

entre fleur de chicorée et lac glacière,
 la peau burinée couleur caramel,
 les cheveux blonds puis vite blancs,
 d'un vrai blanc de neige
 ou de ces nuages joufflus qui glissent
 sur un bleu semblable
 à celui des yeux des Jurassiens.

Comme les petits pruneaux secs et ridés sont du Sud, eux sont d'ici, d'un pays lent
 et frais, vert, bleu comme le bleu des yeux des Jurassiens.

C'est un temps à recoîtres, ces ruisseaux souterrains qui surgissent dans les prés
 lors des pluies abondantes ou de la fonte des neiges. L'orage tourne,
 vers le Mont Fier, sur le lac, au-dessus de Bois d'Amont, mais ne se décide pas
 à attaquer de front, traçant comme un grand cercle de lumière
 autour des Rousses, entre Risoux et Noirmont.

Ce matin, il y a des rosés derrière la maison et on fait un peu de feu dans le poêle,
 juste pour sentir la bonne odeur du sapin chaud.

La chasse aux framboises a enfin porté ses fruits, ce matin, au bord de ces petites
 routes qu'empruntent en hiver les fondeurs, dans le massif du Risoux. Rien n'égale
 la confiture de montagne, qui offre des parfums de pierre et d'eau, de sève de
 sapin en plus des arômes naturels des drupes, exaltés eux-mêmes par la fraîcheur
 de l'altitude.

Il y a ici une lumière si souvent lavée qu'elle est toujours pure, avec des nuages
 qui filent comme des ballons, laissant de l'azur frotté, avant qu'une averse vienne
 le rincer.

Sophie Bykovsky

Extraits choisis par Pierre Lamarque

e n s e m b l e

S é q u e n c e

Pays de l'ennemie de Frédéric Pouchol

(suite)

Tu dis régner d'un
battement de cils,

sur les flancs meurtris
de la forêt,

sur les glapissements
de l'aube.

Au détour d'un lacin
les flammes avançant à
grand pas sur l'écorce
des arbres ont mis fin
à ton règne
délétère.

*

Tu as ordonné à l'armée
d'étendards et d'oriflammes
de rebrousser chemin.

A la tombée de la nuit

ils ont marché comme
un seul homme
dans tes champs.

Ils ont renversé le vin
et retourné tes seins.

*

Désaltérés, ils n'en ont plus voulu,
de tes seins pétris comme levain
dans la cendre de l'été. Ils ont refusé
d'un geste las ton sang bouillonnant,
en grappes ventruës.

*

Ces médiocres fantassins
n'ont que faire de ta
chevelure hirsute,
bonne à tisser des
paniers. Ils ont pris
le feu, le lard. Ton
sommeil. Ils ont déposé
la peur dans le creux
de la main.

*

Ils ont ordonné
à la terre de dresser
les premières flambées ;
de porter en triomphe
tes seins brûlants, de
chienne. Avant de les
jeter en pâture aux
ténèbres frontalières.

*

Ils ont brisé le feu en mille
morceaux. Ils se sont désaltérés en ta
fente écumante. Ils ont cherché le lait
dans la jarre de tes seins, pour en
extraire des bruits de source,
des rumeurs sauvages de brisants

*

La rumeur les a guidés jusqu'au perron.
 Dans la nuit guerrière ils ont déclaré
 à voix basse avoir défié les lignes
 ennemies, les marais, les moustiques
 plus gros que des balles. Ils ont déclaré
 qu'ils ne rebrousseraient pas chemin.

Tu as relevé ta jupe,
 et découvert ton sexe boisé.
 La terre t'a enlacée
 comme une vieille
 femme.

*

Ils ont laissé les
 casques, les vareuses
 les baïonnettes encroûtées
 de sang.

Ils ont renvoyé la peur :

« rentre chez toi »

« ce soir, oublie-nous »

« demain, dès l'aube; pas avant »

« maintenant, va-t-en ».

soulagée,
 cette armée comme une
 seule lèvre, s'est déployée

sur
 ta peau bruissante.

Ils ont contourné tes seins,

tes aréoles salées,

célébrés dans des
 cruches de terre cuite.

La peur est revenue
 au petit matin,
 à pas de loup,

emmitouflée sous
 ta peau.

*

Tu as pris ta part du feu
 sans te brûler les lèvres.
 Tu as bu de ce sang nouveau
 jaillissant des lèvres des guerriers
 retranchés à ta porte.
 Tu as quémandé un peu
 d'eau et l'eau fraîche
 retenue dans le creux de la main
 t'a grisée.

Frédéric Pouchol
à suivre

S é q u e n c e

l'atelier de traduction

Voile

Voile de l'œil :
perdu d'un regard aperçu
à mi-chemin.
Jamais vraiment tissé,
rebroussé.

Chemin, mi-chemin des plus lointains.

Fibres fréquentées des âmes,
sur le verre traces,
balayées
et maintenant
par l'œil-toi fixe
de l'étoile au-dessus de toi
de blancs voilées.

Voile de l'œil :
que soit conservé
un signe à travers l'obscurité
porté par le sable (la glace ?)
de temps étrangers
vers un toujours plus étranger
animé et accordé comme
une muette et vibrante consonne.

Paul Celan

Grille de Parole
traduction de l'atelier

Mexico City Blues *(25th Chorus)*

Ne pense pas à la mort
Une fois que tu y es
Parce qu'elle est sans traces
N'ayant pas de trace à suivre
Tu te reposes là où tu es
À l'intérieur de l'essence

Mais dès que je dis essence
Je reprends ce mot
Et cette remarque — l'essence est
Muette, tu ne peux souffler mot,
Essence est le mot pour le doigt
Qui nous montre un vide clair

Quand nous regardons le visage de
Dieu
Nous voyons des rayonnements radieux
Du centre sans milieu
De feu sans-Objet laitance
Dans une étoile-champ toute à elle-
même

Est la mienne, est la tienne
N'appartient pas au Moi-Propriétaire
Mais trouvée par le Moi-Perdant —
Vieille Doctrine Ancienne

Jack Kerouac

Version française transmise
par Sarah Pétrouva Struve
<http://pageperso.aol.fr/stengazeta>

Beaucoup de monde chante encore

Un conte de Maria José Limeira

En ce jeudi de janvier, je quitte la maison le matin, entraînée par un rayon d'amertume, et je m'élançai dans la rue. Où les enfants s'amusaient et la douleur rampe. Le soleil brille par-dessus la misère de tous.

Tandis que j'avance, je pense. Qu'ai-je donc fait ? Qu'est-ce qui m'attend ? Que s'ensuivra de tout cela ?

Il y eut des jours où la vie se passait doucement. Le temps s'écoulait entre les nuits et les matins. Il ne fallait pas y réfléchir. Ni en chercher l'explication. Maintenant, les choses doivent être conquises à fer et à feu. Voilà la différence entre l'hier et l'aujourd'hui.

Dans ce jeudi de janvier, mon corps se dilacère entre deux mondes, les sentiments se dépeçant sur la chaussée comme des marques sans importance, sans plus de place pour les rêves .

Il est dix heures, et le vent s'enrage dedans moi, en m'arrachant vers l'abîme qui m'appelle depuis toujours. Le soleil du matin brille encore par-dessus la tourmente qui m'emporte. Le monde brille lui aussi, façonné de soupirs, malgré la réalité pénible. Les éclats retentissants de la nature, à la fois doux et menaçants, déchirent le vaste ciel bleu. Le temps résiste, partagé entre deux désirs.

Il est dix heures du matin, dans ce jeudi de janvier. Je cherche à me rappeler la joie qui a éclaté un jour en rires, parmi l'état de misère intérieur entassé sur les tablettes du temps, comme des feuilles corrompues.

Je me heurte à des passants anonymes et contrefaits, dans ce matin éblouissant, halluciné par le vent, qui remue la poussière et qui jette ma vie vers le haut comme un meuble inutile. L'éclat même du jour n'arrive pas à percer l'ombre de la nuit orangeuse qui s'est abattue sur moi.

Dans ce temps déjà pâlisant, la tempête rugit sous les cris du soleil, débouche dans le bercet d'angoisse qui m'opresse et qui me dilacère. Le chant du jour va me retrouver où les formes s'évanouissent comme des monstres engourdis.

Ça et là, je rencontre des morceaux de moi-même ruinés sur le passage, ensevelis par le désir et par la frustration, emmurés dans l'impuissance.

J'avance sur mes propres pas sans quitter jamais l'endroit-même où cette tragédie épouvantable s'est déchaînée, en m'allégeant de toute fréquentation humaine, ainsi qu'elle fait aux incarcérés et aux bannis.

Il y a déjà trop de temps que je pétille dans cette angoisse. Je dérape dans les virages. Je m'engage dans des précipices. Je m'arrache à l'obscurité dans le plein du jour. Je me jette par défi du sommet des montagnes inexistantes. Je hurle dans la foule, et ma voix se perd dans les graviers.

Le soleil vole haut par-dessus la rue. Je me glisse dans un tourbillon d'affamés, d'ivrognes, de déguenillés, parsemés sur le passage comme des pièces insensées, voyageurs de nuit piégés par le jour ainsi que des criminels emprisonnés stupidement en flagrant délit. Misère qui ronge mes chairs comme des vers prédateurs, gros malheur qui enlise mon cœur dans une attente douloureuse, inguérissable. Plaie qui se multiplie sans cesse, qui se jette dans l'oubli et qui étouffe pour toujours le cri par un coup de couteau poussé jusqu'au bout dans la gorge .

Cependant, je vois dans la rue des enfants qui s'amuse ; de jeunes écoliers en uniforme passent allégrement ; des automobiles surchargées et véloce klaxonnent au passage ; des animaux domestiques se nichent dans l'ombre des murs ; la poussière monte, dans ce matin d'été ; des musiques enjouées sonnent au travers des fenêtre des maisons blanches ; des banderoles s'agitent : vertes, bleues, rouges et rosées ; le ciel se soulève contre ceux qui ne croient pas à l'espoir. Cependant, beaucoup de monde chante encore.

L'oiseau gazouille, tandis que la femme soupire. Le temps s'égaie. Les cœurs des amoureux chantent encore. Une voix retentissante dégagee d'un disque égratigné résonne au travers des fenêtre, en répandant dans la rue l'espérance.

Je parviens à la station, où les gens s'arrêtent pensifs, ombrageux, plongés dans des adieux comme s'ils partaient à jamais.

À jamais, à jamais. Une femme affligée s'agrippe à son enfant, les yeux soupirants au travers les larmes. Elle a faim .

– Moi, j'ai soif.

Ces gens-là composent une petite communauté de délaissés en attendant le transport collectif vers le néant. Tout s'arrête devant l'impuissance. L'omnibus pointe enfin dans la rue, juste à l'instant où l'on commémorait le couronnement des rêves inachevés et la permanence de la pauvreté qui mène les gens au crime. L'avenir n'existe plus.

Il est presque onze heures. L'omnibus s'arrache par les avenues, au long des poubelles, en dénonçant l'institution du désordre public.

- Ah, mon Dieu – je pense, en saisissant mon cœur palpitant dans mes mains - qu'est-il advenu du bonheur lui même, lorsque l'enfant a été tout à coup renversé, devant tous, par l'auto ?

Je suis là, dans l'omnibus, dans un voyage dangereux vers l'infini que l'avenir étanche. Il n'y a déjà plus l'espoir de la surprise de retrouver l'ami disparu ailleurs,

par-delà les détours de la route.

À chaque secousse dans les trous qui se profilent au milieu de la route, un nouveau souvenir plus terrible ébranle mon âme. À mon côté, un homme regarde en avant d'un geste décidé, comme s'il était prêt à tuer quelqu'un. Une brouillasse de haine lui masque le visage très pâle.

C'est le dernier passage vers un temps de difficultés terribles, quand les gens ont perdu tout ce qui leur restait. Ils ont d'abord perdu leurs enfants, tués pas la peste et par la faim ; leurs biens leur ont été dérobés ; leurs maisons ravagées par le soleil, qui a transformé toute la région en un terrain calciné ; leurs vêtements sont devenus des guenilles ; leur nourriture, de l'ordure ; leurs amours, le lambeau d'un drapeau chiffonné.

Et l'omnibus s'en va, en déroulant par les avenues sa tristesse collective, ses gens maladroits, ses habits souillés, sa pauvre fantaisie rapiécée, son rire hébété ; sa haine.

Il passe dans les rues en avalant des pieds nus et des mains tronquées ; des morceaux de rêves et des habits déchirés ; des glaces ; des tournesols et des marmites trouées ; des sacs vidés, des enfants dénutris et des femmes enceintes ; des vieillards déménagés et des mères étonnées ; des jupes courtes ou longues ; des vomissements ; des bissacs pendus et des cauchemars accomplis ; des armes luisantes ou rouillées.

Tout ce vaste monde qui se verse par les fenêtres dans le paysage au-dehors se transforme en une prison invivable où les pleurs de l'enfant retombent sur la plaie exposée du vieillard ; la douleur de l'accouchement se broie contre les jambes de l'estropié. À chaque nouvelle secousse, deux grains sertis d'or se détachent de mes yeux ; à chaque nouvel arrêt, une nouvelle angoisse vient se ranger parmi des ferrures retordues et les pièces mal lubrifiées ; à chaque virage de la route, le sens de la déroute non planifiée s'entasse.

Le soleil atteint les aiguilles de midi, et ce fouflage interminable répand des gouttes de sang sur la face commune crucifiée qui languit tous les jours à fer et à faim .

Lorsque tous se sont rendus compte de leur propre infélicité, la route s'épanche en avant dans un sillage de lumière et l'omnibus atteint une vitesse étonnante. Le moteur ronfle et hurle comme une bête engagée, le monde s'écarte en arrière comme un ancien souvenir et l'omnibus se hausse dans l'air comme un oiseau ensorcelé. La ville se perd là-dessous, comme une chose du passé.

Maria José Limeira, écrivaine brésilienne

(texte extrait du livre « Le côté sombre du miroir »

publié en 1985 à João Pessoa – Paraíba - Brésil)

Version française d'Ademar Ribeiro

ODE XV- Sur le luxe de son siècle

Déjà l'arpent de la charrue laisse sa place
Aux beaux quartiers et de tous côtés l'on va voir
S'étaler les eaux d'un lac Lucrin
Et des platanes solitaires évincer les ormes.

Alors la violette et le myrte et toute la foison
Des narines répandront leurs odeurs
Dans les oliveraies fertiles
Des premiers maîtres cultivateurs.

Alors les épais rameaux des lauriers repousseront
L'ardeur des rayons. Non selon le principe
De Romulus ni les auspices du rude Caton
Ni l'antique norme.

Privé était pour eux le bien éphémère
Et grand était le bien commun. Nul portique
Démesuré ne réservait à des particuliers
La fraîcheur du noroît.

Et des lois protégeant la moindre touffe d'herbe
Réservaient la dépense publique à la pierre
Des carrières pour la beauté des lieux
Et des temples des Dieux.

Horace - Odes - XV/ livre II

traduction de l'atelier

Marius Daniel Popescu,

Arrêts déplacés

Antipodes, Lausanne, 2004

Transports en commun poétiques

Une fois n'est pas coutume : commençons par la fin. Il y a la table des matières, à elle seule tout un poème ; des titres en embuscade (« Bibelot en embuscade », comme le formule l'un d'entre eux), « petits grains » (autre titre dispersé çà et là) semés comme des énigmes et renvoyant à des textes aux allures de quotidien, de vie laborieuse, de vie de la rue, de vie familiale. Juste avant la table, il y a « Le tueur de livres », nouvelle-poème dans laquelle un lecteur impitoyable, qui expose dans son appartement les dépouilles de ses victimes, proclame que « n'importe qui peut comprendre qu'un livre peut brûler les gens ».

Marius Daniel Popescu est, nous dit-on, chauffeur de trolleybus ; profession rassurante, qui nous suggère qu'il ne brûlera ni ses lecteurs ni ses livres. Ses *Arrêts déplacés*, apparemment sortis tout chauds de ses observations, proposent de modestes scènes du théâtre intime et social, quelques images du passé (la grand-mère), beaucoup d'images du présent (le foyer, et surtout les gens qui montent dans le bus et en descendent, qui parlent et se dévoilent, ou qui demeurent dans le mutisme de leurs gestes). La vie est là : pas d'autobiographie dans ces poèmes, pas d'états d'âme de l'exilé venu de l'Est (si tant est que l'origine de l'auteur corresponde à ce que suggère la consonance de son nom), mais une biographie plurielle, visuelle et audi-

tive, sensible et sentimentale, tendre et cruelle.

Certains textes sont des miniatures, décomposant la banalité des actes humains pour en extraire l'essence poétique, relatant en quelques phrases tel petit fait, telle conversation de coin de rue, telle confidence d'entre deux arrêts, tel rêve aussi qui vient colorer le réel citadin de visions oniriques et d'humour léger. D'autres utilisent le blanc de la page, en des figurations où le verbe s'associe au graphisme abstrait pour remplir l'espace, entre horizontalité et verticalité. Ailleurs encore, les mots se bousculent en collages, en listes, en inventaires compacts.

Je, tu, il, elle, tout se conjugue dans ces exercices de style pour faire accéder le lecteur à l'authentique *métaphore*, celle qui transporte littéralement et littérairement dans le secret des mots, secret qui, sous de discrètes notations et de simples constats, se cache au cœur de la poésie. « A la tombée du rideau », laissons l'auteur nous saluer :

« aujourd'hui tu dis au revoir aux lieux
et aux gens,
tu dis au revoir au lac, à l'embarcadère
et aux canards ;
tu démarres en avant, aujourd'hui tu
oublies et tu gardes
une ligne de bus où le billet coûtait deux
francs quarante
et la pluie était joyeuse et chaude et très
marrante. »

Jean-Pierre Longre

février 2005

à suivre

Lapageblanch*emars*(2005)*numéro*(35)

Linda Maria Baros .	41
Jean-Michel Mayot .	42
Sophie Bykovsky .	43
Philippe Bray .	44
Régis Belloeil .	45
N'Diaye Macodou .	47
Mireille Disdero .	49
Ahmes Berrouho .	50
Stéphane Meliade .	52
Georges Billen .	55
Jean-Marie Flémal .	56
Sylvia Stramenga .	57
Pierre Lamarque .	58

Jean-Michel Mayot

Le feu
Le feu défoliant la forêt
Le feu
Le feu qu'on voit l'été
Brûler les champs
Le feu courait dans les rues
Comme une armée en révolte
Comme une terrible colère

Le feu parmi nous sifflait

Dans les robes des bonzes
A Hué à Da-nang
Dans le cœur des jeunes
Filles de Saïgon

Parmi nous le feu filait

Sur le toit de la pagode
Dans la maison
Des pauvres gens
Sur les récoltes sur l'enfant
Sur toi sur moi
Sur tout ce qui se taisait
Ce qui n'a de larmes
Que pour la couleur
Les belles fleurs
Sur toute joie de vivre

Le feu le feu criait

Jean-Michel Mayot

Sophie Bykovsky

J'ai enfermé les grands poètes
pour les trouver à mon chevet
si je tends la main
C'est un grillage fin, une vraie délicatesse émeraude
Derrière, ils découvrent le lierre et l'if, la résine hébraïque, la morsure
des mousses, les sirènes
et toute l'humanité vert wagon qui s'amoncelle
Certains se fondent à la troupe
ils voudraient juste disparaître, regrettent infiniment leurs écritures
Leur main est précieuse, ils ne la donnent pas
je la cherche en miaulant
D'autres s'étonnent, je pose ma tête entre leurs pages

Sophie Bykovsky

Philippe Bray

au salon des Chrysanthèmes

Floraison de fleurs en Hiver
au salon des Chrysanthèmes,

La sélection des boutons est au 14 Juillet ;
je l'appris d'un vieux jardinier,
spécialisé dans les sépultures.

Au cimetière des terres blanches,
la dernière partie de l'édifice
de la rue Émile Pathé est tombée, des montagnes de gravats
dans cette ancienne cité ouvrière tentent la lune ;
Autrefois, au fond de l'usine, dans une salle décorée,
les premiers chanteurs de l'industrie venaient au studio ;
les ouvriers étaient mal payés mais avaient des faveurs
que les autres n'avaient pas ;
je l'appris d'un ancien ouvrier d'une usine a côté
des dernières cinquante années.

Philippe Bray

Régis Belloeil

Prière au dieu chair

Semblables à des rats, nous
Ne nous retournons pas car nous sommes morts
Avant d'être nés

La difformité et la paresse du Christ
Sont les appâts grâce auxquels
Chacun crée son propre enfer

L'humain saigne, son sang sèche
Seul, il se sent libre
Dans sa cellule vide et propre

Vous n'avez qu'un mot à dire
Pour me faire taire
Et m'empêcher de graver mon nom
Sur les rochers

Vous me craignez car je sais
Ce que vous ressentez
Vous voulez m'écraser

L'abus de vérité est une mère maltraitée,
Un marchand de mort
Cette vision s'impose à moi
A l'instant de la fuite, nous mourrons
D'avoir prié ensemble

La vie, notre vie, est consacrée
Même si la corruption demeure vivace
Le monde charnel effrite
Le monde réel

Le chant du maître s'écroule en avalanches
Les veines éclatent
La tête courbée révèle sa faiblesse

Les nerfs brisés se glacent

Régis Belleoil
poèmes, nouvelles, roman disponibles sur www.manuscrit.com

N'Diaye Macodou

Le solide et le soluble

Le printemps de noir vêtu
Faisait - il est vrai - rire nos souliers
L'heure protesta et pour preuve elle apporta la boussole
La peur - celle qui n'existe pas -
Mais la peur existe t-elle vraiment ?

Les deux épées se croisèrent
Mais le ciel - pour ainsi dire - resta banal
Parce que la paix elle aussi a serré les dents
Aucune angoisse même celle qui noue le ventre
N'est ici une excuse solide
La paix - j'aime mieux dire la guerre
Parce que j'ai déclaré la guerre une rime à la main
La terre étant le ciel par essence
Mais le siècle - celui qui s'étend à perte de vue -
A refusé le duel et a pris son chapeau
Nous disséquons la rime jusqu'à sa dernière conséquence
Qu'importe si le prix du sel nous revient pieds nus

N'Diaye Macodou

Archéologie du verbe

Le vécu déchire le verbe. On reconnaît le hasard à sa pestilence. Que peut dire le ciel aiguillonné par ses vingt ans ? La vieillesse est un arc-en-ciel. On parle une langue de bois sous les tilleuls de l'écume. Le Christ (ça peut-être aussi vous) bavarde avec ses apôtres. On mange un peu de tout. La patience cède le pas. La mort s'agglutine. On rogne la distance. Le moi gambade.

N'Diaye Macodou

Collier de putsch

L'ironie du vent mord les fesses de l'été
Bateaux d'ivoires, bateaux de gifles
Bateaux de coup d'Etat, corbeaux collier de putsch
Sandales du vent tachetées de néant

Rire, aube brûlante en spirale
La névrose est la vraie vertu des fenêtres
Souffrance des féculés revanche de la vie
Il n'y a pas de boussole qui tienne

N'Diaye Macodou

Mireille Disdero

San Zaccaria, Venise - mai 2004

Grimpant aux terrasses des cafés, le voyage farde un rio serpentin. Miroir, *je te vois*. Dans l'âtre où crépitent les souffrances et le tendre des regards. Onzolo, *je te vois*. Transparent ancêtre malgré les masques et le fantôme de ton alto sans archet. Tu sais la nostalgie plus forte que tristesse. Avec l'accent d'un quartier pauvre, tu roules l'air pour soupirer les mots puis, approchant les fenêtres du palazzolo, tu te souviens d'une histoire chuchotée. Dans le labyrinthe, chaque canal te devient familier. Tu es chez toi et tu souris car cette nuit, l'air est tendre comme un début de roman. Les pages occupent un lecteur qui se déplace à l'intérieur du jardin, chez toi. Onzolo, *tu le vois*, l'Académie des Arts comme en ralenti révèle sa pensée archaïque puisée dans les hauts fonds... Miroir, *je te vois et je vois le monde nager dans les mots, noyer le Rialto*.

Collée à ta main, une bougie ouvre un chemin aux lumières intérieures. Tu brûles en toi les pages noircies et les étapes. Ton roman attend, les vitrines continuent à appeler. Tu aimes cet endroit où la grive musicienne, par delà les toits de l'Arsenal s'élance.

Oiseau seul, *je te vois et j'entends le monde*. Eau et pierre lavent ton cœur brûlé.

Du ciel, Venise est un poisson. Dans la valise de mes destinées, quittant l'île, les souvenirs au hublot penchent, un poème à la traîne en réverbération de ma joie.

Mireille Disdero

Ahmes Berrouho

Primevères

Dans ce visage désabusé, le verset du sourire s'efface ;
La joie tombe, ratatinée, comme une figue blette ;
Le rictus infect burine le pré jeune des joues.
Mais le fil du ciel enthousiaste fauche l'âpre ronce
Des ténèbres ; mais le dôme d'azur dru trempe
Sa corolle dans tes prunelles ; mais la brise,
L'extase et ses bluets folâtrent sur tes lèvres amères ;
Mais le soir splendide et chaste baigne ses courtisanes
Dans tes yeux hallucinés, comme un ciel époustoufflé !
Mais la longue fougue des ficus abolit les boulevards,
Mais mille moineaux imprévus assiègent tes oreilles,
Comme une émeute ! Mais le soleil vespéral
S'assoupit dans sa couche glauque ;
Bâille et bafouille le ciel rembruni ;
La lune effarouchée se blottit
Dans l'obscur luzerne des étoiles ;
Les routes ne se cabrent plus, dans la ville
Qui veille et vagit ; les arbres dansent ronde émerveillée,
Sous le regard qui rutile, le sourire qui ensorcelle !
Ombres
De noirs bolides trament des toiles de lucre infect,
Dans la ville étranglée ; un sirocco brusque éperonne
La croupe flapie des avenues, le râble repu des boulevards
;
Des tourterelles hallucinées miment inconsolées

Les fourches des ficus disparus ; des moineaux grelottent
Dans les loques maculées du soir moribond !
Tel un dauphin orphelin, je dérive et j'échoue,
Sur cette grève de ville où le râle me garrotte,
Où le cauchemar me flétrit ; et ma chair diffuse, disparue,
Et mes lèvres scellées, effacées, et mes injures mordues,
ravalées
N'interpellent ni ne secouent les regards qui glissent,
Les rires qui fuient, hystériques. Et j'avance avec peine,
Et je patauge et sue, au fond de ce ravin de rue, où la nuit
Cruelle et sourde, m'assiège et m'écrase ;
Mais l'aube imprévue démolit, comme un obus
L'ironique cloaque de ce monde rétréci où moisissent mes
hivers ;
Mais l'aurore crève, comme une braise, la cagoule de nuit
Qui ravaude mes lèvres et souffle mes prunelles !

Mais le filet d'ombre mince qui rase les murs,
Me réconcilie avec le ciel, le haut ciel faste et gai,

Habillé de bleu, comme pour une fête !

Ahmes Berrouho

Stéphane Meliade

Feuille de fête

par tes fils sensibles

par la longue île qui se couche dans le hamac de gouttes
par le poivre versé dans la coupe des vagues
je rêve à la suite de la mer

par le mouvement qui relie les lèvres entre elles
je suis le ruisseau vert au milieu du tunnel écarlate
et mes feuilles se détachent
vers ta main
et mes feuilles d'où qu'elles viennent
viennent de toi

je suis mort ce soir comme tous les soirs
un peu à l'avance
alors qu'on entend encore à peine les esprits arriver
je tenais une ombrelle
pour me protéger d'un visage aimé

par souci d'équilibre dans le poids des ombres
je serai là quand même
avec ou sans vie
dans les feuilles de fête que tu auras revêtues
je pencherai le cou pour boire
animé du désir secret de ressembler aux animaux

après quelques exercices de passage d'un monde à l'autre
je m'agenouillerai pour regarder le plus bas possible
et je clamerai que je me détache vers ta main
feuille de fête je viens de toi et j'envisage de vivre

par tes fils sensibles

Stéphane Meliade

Encore un cœur à transporter

Je m'assieds là
et je ne sais pas si je me relèverai jamais
je fais des exercices immobiles
des mouvements invisibles pour les autres
où j'ouvre et ferme mes jambes
en très peu de temps
pour bondir voler nager
à tout moment
pour que toi tu t'aperçoives
de ma présence hésitante
pour que toi tu voies que tout oscille
la lune sur la balançoire
pour que toi

le tissu du monde est trop étroit
je respire de temps en temps seulement
pour que toi tu aies la place
de te glisser dans le lieu mort et vivant
entre les deux moitiés d'un souffle
pour que toi tu coures
pour que toi

pour que toi
je m'assied là
et la chaise me semble une personne
une sagesse qui pleure d'aimer sur quatre pieds
une immobilité à couvrir
un lieu large où respirer plus souvent
pour que toi pour que moi

même en ce lieu aux pièces arrangées pour nous
même en cette chambre de bougies et de murmures

quelque chose de pire que la peau nous serre ensemble

ce qui nous permet de renverser la tête en arrière
exactement au même moment
sous des cieux différents
pour que toi pour que moi
puissions boire à la même pluie

ta nuque me fait un peu mal
je voudrais tendre nos mains
manger ou boire quelqu'un qui nous ressemble
pour que moi pour que toi
je voudrais tendre nos mains vers nous
mais je ne sais pas pour recueillir quoi
quelqu'un peut-être
quelqu'un d'encore plus petit que nous
quelqu'un de si petit qu'il se poserait là
qui marcherait sur nous du début à la fin
qui se ferait une maison avec rien

je voudrais tendre nos mains et rencontrer la tienne
et je saurais alors
que tu m'aurais donné
encore un cœur à transporter

Stéphane Meliade

Georges Billen

Mécaniciel

Les moteurs alignés, le métal dans toute sa pureté originelle,
Cette pureté d'un acier bleu que la rouille n'a pas encore marqué de son empreinte.
Les spirales des tours, les spirales de l'amour qui tournent et retournent sur elles-mêmes.

Et puis la rue : de la fumée traînait dans la rue, de façade en façade, au ras du sol, au ras de l'asphalte.
Tout cela qui était à voir, à découvrir avec étonnement - ou dégoût - les deux ensembles, peut-être...
Comme ce mur de plaques de béton qui était sale - non - verdâtre, crevassé, crénelé...
Avec des dents de requin blanc, des dents d'avaleur de vie.

Toujours cette fumée paresseuse, inconsciente qui se laissait tripoter par le vent sans réagir presque...
Collante, gluante, tantôt bas tantôt haut rampant le long des murs de l'usine...
De l'usine aux carreaux recollés.
Dans un grand geste, les ouvrières dessinaient des «s» avec je ne sais quoi...

Deux girouettes faisaient des ronds dans l'air du petit matin...
Une bétonneuse calme, à l'arrêt était là à être là parce qu'elle n'avait aucune raison d'avoir été abandonnée au coin de la rue...
Le ciel qui était toujours aussi lourd quand il n'est pas arraché du sol,
Le ciel donc y trempait, dans le sol, il implantait ses racines,
Il y collait comme une masse de gélatine qui s'insinuait partout.

S'il est vrai que le soleil va reparaître alors je sors les lampions !
Je fais la fête...
Si la nouvelle est vraie, je t'invite !
Je t'enfermerai dans un verre teinté d'ocre pour cuivrer ta peau...
Je serai là... je t'aimerai...

Jean-Marie Flémal

Les porteurs de cloches

A l'heure où les graves porteurs de cloches
traversent ployés et lumineux les campagnes
épaules endolories engourdis par les sangles
et au bout des doigts d'infimes braises de ferueur

ce n'est au-delà de la mémoire ni la nuit ni le jour
pour l'immobile noyer effeuillé que le vent de suroît
semble contourner comme épeuré soudain
de cette masse aveugle brusquement surgie

Blanches encore d'anciennes présences familières
dont plus personne aujourd'hui ne pourrait mot dire
des chaises sont çà et là posées de par le paysage
de haies de prairies fanées de friches échevelées

Couchée sur une table verdie une bouteille
encore bouchée et plus loin un bout de ruban
qui palpète oublié sur une branche morte
et le silence plus lourd que le bronze
des porteurs de cloches qui se suivent maintenant
édentés et hagards sur la crête de la colline

Et ce regard bleu qui les suit presque éteint
c'est celui au détour mort d'un ruisseau
d'un visage abandonné dans l'eau qui stagne
celui d'un bébé de celluloid qui n'a plus
ni jambes ni bras

Jean-Marie Flémal

Sylvia Stramenga

Le voile dans la pénombre

Je m'étonnais d'avoir perdu mes cris dans la rue,
Je goûtais d'avoir caché mes illusions avec mes cheveux serpentins.
Je croyais encore à la mosaïque des aloès
À l'Élu, à ces autels embués.
Ma peau avait encore la couleur de Sienne brûlé,
D'un blanc aveuglant comme ce lys nocturne.

Je m'écroule dans ce limbe des regards,
La nuit tombe encore lourde dans la légèreté d'un péché.
Notre secret.
Jonction à mi-voix d'un désir désormais trahi.
J'ai épousé ton image,
Mais j'ai volé ton corps (je voulais envahir le mystère de tes mains)
Le caprice déshabillé de ses miteux frères.

L'intimité d'une pensée lumineuse m'emmène vers vous. Un malentendu de satin, aux doigts de femme. Je vous admire, je vous ignore.

Solitaire comme une foule, je vous cherche.
Maquillé comme une phalène,
Devant le miroir de vos lèvres,
À votre merci.

Sylvia Stramenga

Pierre Lamarque

Tomate d'avril

je lui donne ses chances
je lui donne mes secrets
je lui ouvre
un chemin improvisé, s'essouffler ne sert à rien, ôter
ses gants, foulards, chaussures
être presque nus sur la dune
ensuite nus, se laisser
se laisser rouler jusqu'en bas
ma rue m'étonne ce matin
il a neigé du pollen
c'est étonnant
et le bureau de poste du village
est plein de gens pas morts
tout se dit entre passants
Jean Cayrol n'a jamais quitté Castillon-la-Bataille

tomate d'avril, madame la rose
au revoir, bon matin

P.
L



la page blanche

mars (2005) numéro (35)

www.lapageblanche.com
contact@lapageblanche.com

Direction de publication :

Pierre Lamarque

Direction de rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Denis Heudré, Anne-Laure Lamarque,
Valery Oisteanu, Blandine Longre, Frédéric
Pouchol, Valery Laurand, Sarah Pétrouva
Struve, Ademar Ribeiro, Jean-Pierre Longre,
Linda Maria Baros, Jean-Michel Mayot,
Sophie Bykovsky, Philippe Bray, Régis
Belloeil, N'Diaye Macodou, Mireille
Disdero, Ahmes Berrouho, Stéphane
Meliade, Georges Billen, Jean-Marie Flémal,
Sylvia Stramenga.

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2005 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.